Jean-Charles de Quillacq - Mes mains dans tes chaussures

Lilian Froger

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/critiquedart/21321>

DOI: 10.4000/critiquedart.21321

ISSN: 2265-9404

Publisher

Groupeement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Electronic reference

Lilian Froger, « Jean-Charles de Quillacq - Mes mains dans tes chaussures », *Critique d'art* [Online], All the reviews on line, Online since 20 May 2017, connection on 24 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/21321> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.21321>

This text was automatically generated on 24 September 2020.

Archives de la critique d'art

Jean-Charles de Quillacq - Mes mains dans tes chaussures

Lilian Froger

- 1 L'ouvrage *Mes mains dans tes chaussures* restitue les expérimentations menées par Jean-Charles de Quillacq durant sa participation au programme « 5/7 », qui doit préfigurer un futur troisième cycle de recherche en art à la Villa Arson, à Nice. Parmi les quatre textes qui constituent cette petite édition, celui d'Isabelle Alfonsi est le plus éclairant sur la pratique de cet artiste né en 1979 (« Ça respire, ça chauffe, ça mange. Ça chie, ça baise », p. 25-35). Elle y réutilise l'expression « abstraction excentrique », forgée en 1966 par Lucy R. Lippard afin de désigner des sculptures abstraites, mais qui conservent une certaine part de volupté et de sensualité, en opposition à la froideur de l'Art minimal qui lui est contemporain. Selon Isabelle Alfonsi, le travail de Jean-Charles de Quillacq s'inscrit dans la continuité des artistes de l'abstraction excentrique (elle cite notamment Lynda Benglis), évoquant le désir qui transpire de ses sculptures aux formes organiques. L'artiste revendique quant à lui la volonté de produire et de manipuler des volumes simples, comme le cylindre, qu'il reproduit constamment : « J'ai intégré dans mon travail les mêmes gestes spécialisés et répétitifs du Charlot des *Temps Modernes* et recopie inlassablement mes propres sculptures. Je ne peux alors plus tout à fait me reconnaître dans le travail que je recopie, parce qu'il n'est plus complètement le mien. Je me suis volé mes propres gestes, puisque je continue de reproduire ceux que j'avais élaborés quelques années plus tôt, devenus désormais ceux d'un autre » (p. 61). Une autre partie de sa production concerne justement le brouillage des identités, à partir de l'exemple de sa sœur et lui. Il se photographie, puis réalise un portrait de sa sœur, parfois d'autres personnes encore selon un même protocole de prise de vue, conduisant alors à des « jeux d'équivalence qui remettent en cause les différences d'identités et de rôles assignés, notamment dans un contexte familial » (p. 31). Dans ses photographies comme dans ses sculptures, il copie, rejoue, répète inlassablement. Au fur et à mesure des duplications, les œuvres viennent à se ressembler : chaque nouvelle œuvre est semblable à la précédente sans y être identique. Jean-Charles de Quillacq ne s'intéresse qu'aux faux jumeaux.